



LA
CHRONIQUE DE SAINT-SÉVERIN.



On a fait l'histoire des grands peuples, on a fait la biographie des grands hommes; on a raconté la vie des cités, quand racontera-t-on celle des monuments? Un monument n'a-t-il pas aussi son existence propre, une destinée à part qui mérite d'avoir ses annales? Cela est vrai surtout de ces édifices qui, élevés sous l'empire d'une idée religieuse, ont eu d'abord comme

elle une humble origine, puis ont grandi avec cette idée, et ont passé par toutes les transformations successives que le temps et l'ordre du développement intime de l'homme lui ont imposées. Envisagé sous ce point de vue, un monument naît, grandit et meurt. Plein d'événements au-dedans (car le sanctuaire subit toutes les fortunes diverses de la pensée qui l'habite), il n'est pas même immobile et muet à l'extérieur : car il renouvelle sa forme avec les âges, et, à chaque siècle, trahit aux yeux des peuples, par une métamorphose nouvelle, les phases de sa vie intérieure. C'est une tour qui se détache du château fort, c'est une chapelle qui vient s'ajouter à l'église.

Il y a mieux ; c'est que ces corps gigantesques que nous appelons des monuments, n'attendent pas pour mourir que le temps les démolisse pierre à pierre. L'âme se retire souvent de l'homme avant que le corps ait épuisé toute sa destinée matérielle. Que de monuments encore debout dont l'âme est remontée vers le ciel. Ils sont encore là, mais froids. Le silence qui seul y règne n'est plus celui de la vénération et de la foi, c'est le silence de la mort. Les voilà abandonnés au premier vent populaire qui passera sur eux, implacable comme le vent du désert, aveugle comme lui.

Notre-Dame a ses historiens. Je vais raconter la chronique de Saint-Séverin la solitaire.

Si on demande pourquoi j'ai choisi Saint-Séverin de préférence à toute autre église, à Saint-Germain-l'Auxerrois, par exemple, qui, à toutes ses grandeurs passées, ajoute aujourd'hui l'intérêt de ses récentes infortunes, je répondrai : Il y a dans une province éloignée de la France, sur un rocher pittoresque, une petite église de village à laquelle se rattachent toutes les joies de mon enfance. Or, étant venu à Paris, pour la première fois, vers la fin de 1816, j'entendis un son de cloches qui me fit souvenir du pays natal ; c'étaient les cloches de Saint-Séverin. Leur son fit sur moi l'effet de ces figures géométriques dont Aristippe trouva l'empreinte sur le sable du rivage de Rhodes. Depuis ce jour seulement a cessé pour moi, dans Paris, ce sentiment pénible de solitude dont on a peine à se défendre au milieu de la foule.

Et puis, tout n'est pas factice dans cette idée qui nous fait ainsi personnifier une église. Si l'on remonte à l'origine de cette église, si on la dépouille successivement de ces tours, de ces clochers, de ces arcades que la vénération des fidèles a multipliées autour de l'humble nef, et que l'on s'arrête devant son berceau, que trouve-t-on ? le plus souvent un pauvre solitaire

dans une cellule. Ainsi a commencé Saint-Séverin.

Je ne raconterai pas la lamentable histoire des enfants de Clodomir : « J'aime mieux les voir morts que tonsus, » avait dit fièrement leur aïeule Clotilde, ce jour-là reine encore et femme de Clovis : ses petits-fils furent massacrés ; un seul échappa au carnage. Clodoalde devenu grand, et condamné à l'obscurité et à l'oubli, pensa qu'il n'y avait pour lui qu'une manière de rester à la hauteur de son rang ; c'était, au lieu de commander aux hommes, de se faire le serviteur de Dieu. Il chercha donc autour de lui un homme agréable au Seigneur pour recevoir de ses mains le sceau de sa royauté nouvelle.

Or, près de la porte méridionale de Paris, vivait, en ces jours-là, dans une petite cellule, sous la protection de saint Julien-le-Pauvre, un saint homme, faisant son salut dans la pénitence et les bonnes œuvres. Il était venu là dans la onzième année du sixième siècle. L'enfant des rois chevelus ne dédaigna pas de s'agenouiller devant le pauvre ermite. Égaux devant la piété des peuples, l'un depuis fut invoqué par eux sous le nom de saint Cloud ; l'autre, sous celui de saint Séverin. Le monastère fondé par le disciple est devenu la royale maison que vous savez ; la cellule du maître est aujourd'hui Saint-Séverin.

Après la mort du pieux solitaire, son tombeau attira un si grand nombre de fidèles et fut témoin de tant de miracles, qu'il fallut y ériger une chapelle. A la fin du neuvième siècle, cette chapelle était une église.

Tout à coup un bruit sinistre se répand dans Paris et pénètre jusque dans le sanctuaire ; des fugitifs, venus de Neustrie, racontent que des païens, poussés du Nord, arrivent sur des bateaux à voiles, et déposent en passant des bandes de pillards sur les deux rives de la Seine. Il se dit des choses merveilleuses de la force de ces barbares ; on dit que lorsqu'ils rencontrent des ponts sur les fleuves qui les apportent, ils tirent leurs navires à sec et les traînent ainsi sur le sable de l'autre côté de l'arche. Leur cruauté n'est pas moins effrayante que leur force. Maîtres des monastères, ils brisent le marbre des tombeaux pour y chercher des trésors. Rouen eût péri si son archevêque ne l'eût sauvé : les voilà maintenant sur les bords de l'Eure ; les clercs de Saint-Séverin se troublent à cette nouvelle. Ils se demandent d'abord l'un à l'autre si leur saint n'est pas assez puissant pour écarter les barbares de son tombeau. Mais le spectacle de tant de saintes maisons incendiées leur fait craindre qu'irrité contre son église, le solitaire ne le veuille pas. Il est enfin décidé que ses

reliques seront solennellement transportées de l'autre côté de la Seine et placées sous la protection de tous les saints à qui Notre-Dame a ouvert la porte de sa cathédrale. Le clergé suivait tristement.

Lorsque les Normands arrivèrent, ils ne trouvèrent plus que des murailles inhabitées. Je m'assure pourtant que tous les prêtres ne suivirent pas les reliques, et que, plus tard, lorsque le clergé fugitif s'occupa de relever le temple, on trouva parmi les décombres les ossements de plus d'un juste demeuré fidèle au sanctuaire et enseveli sous sa chute. Il est vraisemblable du moins qu'en voyant du haut des tours de Notre-Dame s'élever les tourbillons de la flamme qui dévorait Saint-Séverin, plusieurs se reprochaient de n'avoir pas suivi la fortune de leur autel et vinrent pleurer amèrement sur ses débris.

L'église sortit lentement de ses ruines, et ne fut pendant un siècle qu'une pauvre chapelle où le service divin se célébrait irrégulièrement. C'était bien la veuve affligée de l'Écriture, assise sur le chemin et délaissée des passants. La maison du Seigneur, devenue la propriété d'un simple clerc, appartenait, vers la fin du onzième siècle, à un archiprêtre nommé Giraud. A cette époque, Imbert, évêque de Paris, ayant demandé au roi Henri I^{er} quelques églises aban-

données, l'acte de donation comprit dans le nombre celle de Saint-Séverin, après la mort de l'archiprêtre. La voilà donc remontée au rang d'église. Mais il fallut tout un siècle et les prédications du prêtre Foulques pour ramener la foule des fidèles au tombeau du solitaire.

« En ces jours-là, dit un chroniqueur des croisades, Dieu suscita un saint prêtre de la campagne, homme très-simple et illettré, qu'il choisit pour faire cultiver sa vigne, comme une étoile au milieu de la nuit, comme la pluie au milieu de la sécheresse, comme un nouveau Samgar qui mettrait beaucoup de monde à mort avec le bois grossier de sa prédication.

« Ce prêtre, nommé Foulques, avait vécu auparavant selon le siècle, tel qu'un animal, et en être qui ne comprend point les choses de Dieu; et dans son excessive dissolution, il avait lâché toutes les rênes à son cheval indompté. Mais lorsqu'il plut à celui qui l'appela des ténèbres à sa merveilleuse lumière de faire surabonder la grâce là où le péché avait abondé, aussitôt Foulques entra dans les pénitences austères et les chemins raboteux. Et tous étaient étonnés de voir cet autre Paul devenu un nouveau Paul, converti par le Seigneur de loup en agneau, de corbeau en colombe. Rougissant de ne pas connaître les saintes Écritures, il partit pour Paris

afin de recueillir, dans les écoles des théologiens, des enseignements et des leçons de morale, et de les inscrire dans les tablettes qu'il apportait avec lui, comme les cinq pierres polies que David prit dans le torrent pour abattre Goliath. »

Ici le chroniqueur fait avec son énergie toute biblique un tableau du débordement des vices, à travers lesquels il promène le nouveau Paul avant de le faire entrer avec ses tablettes et son burin dans l'école de maître Pierre, chantre de Paris.

« Aux jours de fête, continue Jacques de Vitry, retournant dans son église, il distribuait soigneusement à son troupeau ce qu'il avait recueilli avec zèle durant toute la semaine. D'abord, appelé par les prêtres du voisinage, il commença avec crainte et timidité à prêcher simplement et vulgairement, devant les simples laïques, les choses qu'il avait apprises, comme le berger qui cueillait les figes sauvages. »

Mais son maître, qui aimait en lui le plus humble et le plus docile de ses disciples, lui réservait un plus noble auditoire, et ce fut Saint-Séverin qu'il choisit pour être le théâtre de sa gloire.

« Or, le Seigneur donna à son nouveau chevalier tant de grâce et de force, que son maître et tous les autres qui l'entendirent, frappés d'étonnement, attestèrent que le Saint-Esprit parlait

en lui, et il en résulta que tous les autres, tant docteurs que disciples, accoururent pour entendre sa prédication simple et nouvelle. L'un attirait l'autre; les cordons se répondaient les uns aux autres, et chacun disait : Venez et entendez le prêtre Foulques qui est un nouveau Paul. »

Oh! comme elle dut renaître à la joie la pauvre humiliée de Saint-Séverin, en voyant de nouveau se presser à ses portes la foule des fidèles. Elle naguère encore dédaignée de tous, humble demeure d'un simple prêtre, n'était plus assez grande pour contenir tout ce que le siècle et l'université lui envoyaient d'ignorants et de lettrés.

Lorsque les fidèles ont appris le chemin d'une église, ils y reviennent long-temps. Elle garde toujours à leurs yeux quelque chose de ce qui d'abord les y attira. C'est ainsi que Saint-Séverin reconquit les enfants de ceux que lui avait ravis d'abord l'invasion normande et ensuite le malheur des temps.

Il arriva même que toute la gloire qui suivit Foulques hors de l'étroite enceinte de Saint-Séverin rejaillit en quelque façon sur l'église où, pour la première fois, sa parole puissante avait retenti. Or, ce prêtre Foulques était une sorte de prédicateur fougueux à la manière du P. Bri-

daine. « Il enflammait tellement tous les peuples par ses paroles peu nombreuses et simples, et non seulement les plus petits, mais même les rois et les princes, que nul n'osait ou ne pouvait lui résister. »

Il faut lire dans Jacques de Vitry le tableau des merveilles de sa prédication.

« On portait sur des grabats un grand nombre de malades, on les déposait sur les chemins ou sur les places par où il devait passer, afin qu'à sa venue ils pussent toucher l'extrémité de son vêtement, et être guéris de leurs maux. Lui quelquefois les touchait; lorsqu'il ne pouvait s'avancer à cause de la foule, il leur donnait sa bénédiction ou leur présentait à boire de l'eau bénite qu'il tenait dans sa main. »

L'empressement des fidèles donnait lieu souvent à des scènes où l'homme prenait la place de l'apôtre.

« Ceux qui pouvaient déchirer et conserver la moindre petite portion de ses vêtements s'estimaient heureux. Aussi, comme la multitude des peuples en arrachait sans cesse quelque morceau, presque tous les jours il était obligé d'avoir une nouvelle soutane.

« Un jour qu'il vit quelqu'un déchirer trop violemment sa soutane, il parla à la foule, disant : « Gardez-vous de déchirer mes vêtements qui ne

« sont pas bénits; mais je vais bénir la soutane de « cet homme. » Alors il fit le signe de la croix, et aussitôt le peuple déchira en mille pièces la soutane de l'homme, et chacun en conserva un petit fragment comme relique. »

Ici s'arrête l'époque homérique de Saint-Séverin, comme dirait l'école de nos jours.

Son âge historique commence avec le treizième siècle. Lorsque Rome brûlée par les Gaulois s'est relevée de ses ruines, l'annaliste suit aisément d'année en année la succession des consuls : à dater du treizième siècle, on pourrait donner la liste des curés de Saint-Séverin. Saint-Séverin désormais ne fera plus de conquêtes au dehors, mais il lui reste à fixer ses limites. Son curé fut élevé, dès 1210, à la dignité d'archiprêtre, et sa paroisse s'étendait déjà si loin, qu'il fallut la circonscrire. Parmi les arbitres qui furent choisis pour établir cette circonscription de territoire, je lis le nom d'un Guillaume de Montmorency, qui était aussi proviseur de Sorbonne.

Toutes les révolutions que nous aurons à rapporter seront désormais intérieures; le saint élèvera des chapelles, fondera des confréries; et si à la vue de la multitude qui se presse dans son église il ne trouve plus celle-ci digne de son renom, il s'en bâtira une nouvelle. Ce fut au quatorzième siècle que la pensée en fut conçue.

Le pape Clément VI, qui était alors à Avignon, accorda des indulgences dont le produit dut être consacré à cette œuvre. Alors s'élevèrent la nef et le chœur, alors cette gracieuse tour en clocher qui surmonte l'édifice.

Mais à Saint-Séverin est réservée une gloire dont bien des églises seront jalouses dans Paris. Saint-Séverin va avoir des orgues. « L'an 1358, « le lundi après l'Ascension, dit un vieux manuscrit de l'église, maître Régnaud de Douy, « écolier en théologie à Paris et gouverneur des « grandes écoles de la paroisse Saint-Séverin, « donna à l'église une bonnes orgues et bien « ordenées. » J'ai souvent essayé de remonter par la pensée jusqu'à ce jour, où, pour la première fois, la voix de l'orgue se joignit au chant des fidèles. L'humble foule qui pria à genoux dans la nef et qui entendit soudainement éclater sur sa tête cette mystérieuse symphonie, dut croire que les anges épars sur les vitraux colorés, s'animant tout à coup, venaient unir leur prière à celle de l'homme, comme dans cette nuit de Palestine où ils passèrent en chantant auprès des bergers de Bethléhem. Il n'était pas jusqu'à la place occupée par l'orgue qui ne dût prolonger la pieuse illusion. Cette magique apparition en ajoutant à la piété des âmes ferventes, ramena sans doute vers l'espérance et vers le ciel plus

d'une âme en détresse, plus d'une imagination découragée au spectacle des malheurs de cette époque.

Un saint habite rarement seul l'église qui porte son nom. La Vierge et saint Jean avaient chacun leur chapelle à Saint-Séverin. Saint Martin eut aussi la sienne. Le clergé de notre église, pour se rendre plus favorable le saint évêque de Tours, se mit en quête de quelqu'une de ses reliques. Or, il faut faire ici une réflexion : dans le moyen âge, tout ce qui avait appartenu à un saint n'avait pas le même droit à la vénération des peuples. Ce qu'ils honoraient le plus en saint Denis, c'était sa tête tombée sous la hache, cette tête qu'une bizarre légende a placée dans les mains du martyr ; en saint Claude, c'était le bras par lui étendu sur le bûcher en flammes qui ne le brûla pas. Les imaginations populaires n'auraient pas voulu reconnaître saint Martin si on leur eût présenté ce saint autrement qu'à cheval et partageant son manteau avec son épée pour en donner la moitié à un pauvre. Aussi le manteau de saint Martin était-il en grand renom. Il fallut donc chercher un fragment du manteau de saint Martin.

Or, le chapitre de Saint-Martin, à Champeaux, en Brie, possédait une partie de ce manteau. Un message fut envoyé, des négociations furent entamées, et la précieuse relique vint enrichir le trésor de Saint-Séverin.